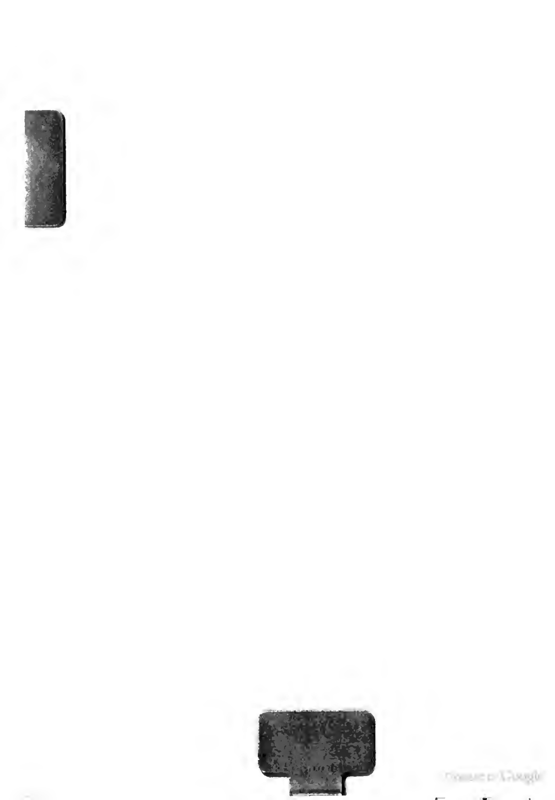




13… [illegible]

CHANT NUPTIAL

7 Juillet 1862

POUR LES NOCES

DE

MADEMOISELLE PAULINE LAMOTTE

AVEC

MONSIEUR ALCESTE CASTELLI



A PAULINE

SOUVENIRS ET ESPÉRANCES.

Chant Nuptial.

N.B. Cette pièce de vers a été composée au commencement du mois de Juin, époque où l'auteur croyait que l'hymen qu'il chante devait se célébrer. De là l'allusion qui figure dans les premières lignes.

Flore à nos yeux encor étale ses richesses,
Et des légers zéphyrs recevant les caresses,
Elle encense dans l' or des nuages flottants,
Le trône de verdure où règne le Printemps.
Les présents de Cérès tapissent les campagnes,
Et l' on voit sur le sein des folâtres compagnes,
Du dieu qui se repaît d' amour et de gaîté,
Se mêler les trésors de Flore et de l' Eté.
Dieux riants ! temps heureux ! saison délicieuse !
Que des fils d' Apollon la lyre harmonieuse
Chante de vos beautés la magique splendeur,
Et de vos dons parfaits exalte la grandeur ;

Je leur laisse ce soin ; et ma muse discrète,
Ma muse qui du cœur fut seule l'interprète,
N'ira pas jusqu'à vous élever ses accords,
Ni tenter vainement de sublimes efforts.
Mais lorsque du bonheur la séduisante ivresse
Vient sourire à la vierge, objet de ma tendresse ;
Lorsqu'en cet heureux jour elle voit s'accomplir,
Comme un rêve doré berçant son avenir,
Un hymen fortuné, tendre fruit de sa flamme,
Je ne saurais calmer les élans de mon âme,
Et ma voix, méprisant de timides avis,
A son émotion tient les vers asservis.

Oui, je te chanterai, vierge aimable, ingénue !
Je publirai comment une flamme inconnue,
Répandant sur tes jours ses rayons éclatants,
Vint agiter ton cœur à peine en son printemps,
Et, phare prophétique éclairant tes années,
Te montrer dans le port d'heureuses destinées,
Où les tendres égards d'un époux de ton choix
Des plus saints des devoirs t'adouciraient les lois !

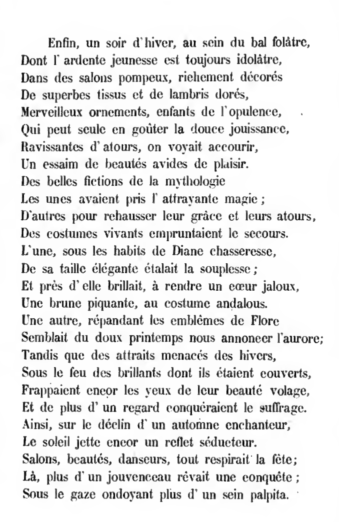
Sous les feux bienfaisants des sphères étoilées
Seize fois les saisons se sont renouvelées,
Depuis l'heureux instant, Pauline, où l'Eternel,
Pour la première fois, de l'amour maternel,
Ouvrant les doux trésors à ta mère chérie,

Par de nouveaux liens l' attachait à la vie.
Premier fruit savoureux d' un favorable hymen,
Que le Seigneur lui - même a béni de sa main,
Belle de tous les biens que donne la nature,
Nous te vîmes grandir, charmante créature,
Et sur tes traits chéris recevoir tous les ans,
Des mains du Créateur les plus rares présents;
Ou tel on voit surgir au milieu d' un parterre,
Un lis éblouissant, ornement de la terre,
Dont le parfum exquis et l' éclat merveilleux
Enchantent à la fois l' odorat et les yeux,
Telle on te vit charmer par tes grâces naïves
Des jours de tes parents les heures fugitives.
De l' aimable vertu recherchant les plaisirs,
N' ouvrant jamais ton cœur qu' aux modestes désirs,
Tu vécus dans la paix, sans haine, sans envie,
Cueillant sans les faner les roses de la vie.

Sur les ailes du Temps l' aurore de tes jours,
De ton adolescence ouvrit enfin le cours.
Tes traits avaient perdu leur parure enfantine;
Mais ils s' étaient empreints d' une grâce divine,
Qui rappelait aux yeux le suprême idéal,
La céleste beauté, l' ensemble virginal,
De ces filles des dieux dont les Muses antiques,
Ont chanté les vertus et les charmes pudiques.
Partout on t' admirait, partout de tes attraits

On faisait à l' envi de ravissants portraits,
Et déjà plus d' un cœur, précoce en sa tendresse,
Te rendait de ses jours l' arbitre et la maitresse ;
Mais, novice dans l' art de faire soupirer,
Tu te laissais chérir, et savais l' ignorer.

Cependant l' Eternel qui règle les années,
Des vierges qu' au bonheur il a prédestinées,
A travers les splendeurs des mondes radieux,
Sur les lieux où tu vis daigna jeter les yeux ;
Et là, dans les secrets d' un enfant de la terre,
De ta félicité découvrant le mystère,
Il voulut que ce cœur, brûlant d' un chaste feu,
De tes premiers soupirs reçut le doux aveu.
Alceste t' aperçut : cédant à ton empire
Son âme s' enflamma du plus ardent délire ;
Et ses jours qui, naguère, étaient vides d' espoir,
S' embellirent alors du désir de te voir,
Et de calmer bientôt par un tendre hyménée
Les douloureux soupirs de son âme enchainée.
Mais ignorant encor si de ton jeune cœur,
Parmi tant de rivaux il serait le vainqueur,
Longtemps sur son amour sa bouche fut muette,
Et son ardent regard en fut seul l' interprète.
Sensible, il redoutait que ton cœur innocent,
N' accueillît pas alors un aveu trop pressant.



Enfin, un soir d'hiver, au sein du bal folâtre,
Dont l'ardente jeunesse est toujours idolâtre,
Dans des salons pompeux, richement décorés
De superbes tissus et de lambris dorés,
Merveilleux ornements, enfants de l'opulence,
Qui peut seule en goûter la douce jouissance,
Ravissantes d'atours, on voyait accourir,
Un essaim de beautés avides de plaisir.
Des belles fictions de la mythologie
Les unes avaient pris l'attrayante magie ;
D'autres pour rehausser leur grâce et leurs atours,
Des costumes vivants empruntaient le secours.
L'une, sous les habits de Diane chasseresse,
De sa taille élégante étalait la souplesse ;
Et près d'elle brillait, à rendre un cœur jaloux,
Une brune piquante, au costume andalous.
Une autre, répandant les emblêmes de Flore
Semblait du doux printemps nous annoncer l'aurore;
Tandis que des attraits menacés des hivers,
Sous le feu des brillants dont ils étaient couverts,
Frappaient encor les yeux de leur beauté volage,
Et de plus d'un regard conquéraient le suffrage.
Ainsi, sur le déclin d'un automne enchanteur,
Le soleil jette encor un reflet séducteur.
Salons, beautés, danseurs, tout respirait la fête;
Là, plus d'un jouvenceau rêvait une conquête ;
Sous le gaze ondoyant plus d'un sein palpita.

Et jusqu' au tendre aveu plus d' un cœur se porta.
Mais au sein du plaisir où la foule se noie,
Tandis que tout savoure et la danse et la joie,
Un jeune homme, insensible aux attraits du bonheur,
Semble de l' anxiété ressentir la douleur.
Tu n'es pas encor là, toi, reine de son âme,
Toi seule qu'en ces lieux sa tendresse réclame,
Toi qui, s' il peut en croire un doux pressentiment,
Par un premier aveu dois calmer son tourment!
Et qu'importe à son cœur que la valse enivrante,
En bonds voluptueux emporte, frémissante,
Par un cercle rapide et cent fois répété,
Dans les bras du plaisir une jeune beauté?
Quand un amour profond règne dans la pensée,
Et lorsque par l' attente une âme est oppressée,
Rien ne saurait changer le cours de ses désirs,
Ni sous des ris menteurs déguiser ses soupirs.
Tel est Alceste. Enfin la ravissante Aurore,
Messagère du jour qu' elle annonce et colore,
Paraît sous les replis d' un manteau lumineux,
Symbole de la nuit qu' elle remplace aux cieux.
Sur son front virginal une étoile brillante
Répand en doux reflets sa clarté scintillante,
Et par son vif éclat semble lui disputer,
L' empire que ses yeux viennent de remporter.
Soudain tous les regards que ta beauté fascine,
Se reposent sur toi, séduisante Pauline ;

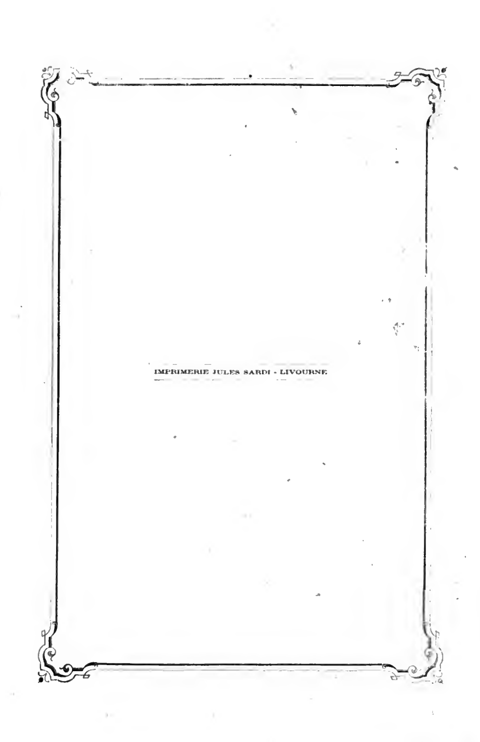
Soudain autour de toi chacun s' est empressé,
Et par ton seul aspect tout paraît éclipsé.
Ainsi lorsque la nuit nous couvrant de ses voiles,
Fait briller à nos yeux ses riantes étoiles,
Si l' aurore se montre à nos sens réjouis,
Par sa vive clarté nous sommes éblouis,
Et bientôt sous les feux du dieu de la lumière
Ces astres vont finir leur rapide carrière.

Douce apparition, chère réalité!
Bel ange qui du Ciel sur terre fus porté,
Pour consoler le cœur et charmer l' existence
D'un amant qui par toi renaît à l' espérance,
Suave enfant! dis-nous quel pouvoir surhumain,
Quelques instants après avait placé ta main,
D' une aimable pudeur encor toute tremblante,
Dans la droite d' Alceste émue et frémissante?
Sans doute, en cet instant un envoyé du Ciel,
Protecteur des hymens, le pudique Uriel
Franchissant des hauts lieux la transparente voûte
Du monde où nous vivons avait suivi la route;
Et, dirigeant son vol dans ces salons pompeux,
Où déjà s' enivraient vos regards amoureux,
Il comprit de vos feux le désir salutaire,
Et vous unit soudain dans un tendre mystère.
Vous ne vous parliez pas, mais vos cœurs éblouis,
Goûtant d' un saint amour les charmes inouis,

Tu sauras, de son cœur éloignant les alarmes,
Sans cesse à ses désirs offrir de nouveaux charmes;
Et par le doux parfum, brûlant autour de toi,
L'attacher sans contrainte aux attraits de ta loi,
Jusqu'au jour où, sur vous, développant ses ailes,
Pour diriger votre âme aux Sphères éternelles,
La touchante Amitié, dans son sublime effort,
Du séjour des élus vous ouvrira le port.

Ch. Tur
Instituteur.

Livourne, Juin 1862.



IMPRIMERIE JULES SARDI - LIVOURNE



